

dévine Trieste et les côtes d'Istrie. A nos pieds, c'est la place Saint-Marc, c'est la piazzetta, avec leurs magnificences et avec leurs souvenirs. C'est d'ici que les Vénitiens partaient jadis, hardis pirates, pour aller sur leurs galères rançonner la Grèce et l'Asie-Mineure ; c'est ici qu'ils s'embarquaient, pieux croisés, pour la conquête du tombeau du Christ ; c'est ici qu'ils revenaient, chargés d'opulentes dépouilles, dont ils ornaient et leurs églises et leurs palais ; c'est ici que passaient les Doges pour aller au milieu d'une foule enthousiaste, à la basilique déposer leur épée sur le tombeau de saint Marc, ou contracter leur mystique mariage avec l'Adriatique. Quelle vivante et glorieuse histoire !

Descendus des hauteurs où l'on voit de si belles choses et où sont évoqués tant de souvenirs, nous nous engageons par la porte de la Tour de l'Horloge dans la Merceria, rue étroite et tortueuse, commerçante et animée, qui nous rappelle l'ancienne rue Saint-Laud de notre vieil Angers ; elle conduit au pont de Rialto, le plus beau de Venise, d'une seule arche en marbre blanc et bordé de deux rangées de boutiques, puis à l'Erberia et à la Pescheria, marché aux légumes et marché aux poissons, où grouille et bavarde un peuple aux costumes bigarrés. De là, à travers des ruelles, sortes de longs couloirs, souvent malpropres, où ne pénètre jamais un seul rayon de soleil, après avoir salué ou visité d'un regard des églises que nous rencontrons à chaque pas, Saint-Sauveur, Saint-Julien, Saint-Jean-Chrysostôme, nous arrivons aux *Frari*, l'une des plus grandes et des plus intéressantes de la ville. C'est un monument du treizième siècle, en forme de croix, à trois nefs. L'extérieur n'a rien de remarquable ; mais l'intérieur est riche en tombeaux, en statues et en tableaux célèbres. Dans le bas côté de droite s'élève le mausolée du Titien, le plus célèbre représentant de l'école vénitienne : il est orné de cinq bas reliefs qui reproduisent à merveille les plus beaux tableaux du maître, que nous verrons ailleurs, l'Assomption, la mort de saint Pierre d'Alexandrie, le martyr de saint Laurent, la Visitation et la descente de la Croix, sa première et sa dernière œuvre. Dans le bas côté de gauche, le monument de Canova « *principis sculptorum ætatis suæ*, le roi des sculpteurs de son temps », exécuté par ses élèves d'après un modèle qu'il avait fait lui-même pour le tombeau du Titien, et qui ne renferme que son cœur ; puis, tout près, un délicieux tableau, la Vierge dite de la famille Pesaro. Recueillie et modeste, la Vierge, du haut de son trône, s'incline avec bienveillance du côté de Jacques Pesaro, évêque de Paphos. Son voile blanc tombe de l'une de ses épaules, mais il est retenu sur l'autre par la main de l'Enfant Jésus, qui regarde au travers, comme en se jouant, et sourit, d'un sourire ineffable, à saint François d'Assise et à saint Antoine de Padoue, placés en arrière dans l'ombre. Le Titien a rarement mieux uni l'éclat du coloris à la vérité et à la grâce naïve de l'expression. A quelques pas des Frari se trouvent l'église et la Scuola, confrérie de Saint-Roch, intéressantes l'une et l'autre, surtout pour les peintres. Celle-ci surtout renferme une salle curieuse, dite Sala dell'Albergo, toute remplie de tableaux du Tintoret, parmi lesquels on remarque surtout le Crucifiement, son chef-d'œuvre.